



HAL
open science

Introduction. Niveaux d'action et d'analyse. Essais de sociologie ouverte.

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. Introduction. Niveaux d'action et d'analyse. Essais de sociologie ouverte.. 2007.
halshs-00477429

HAL Id: halshs-00477429

<https://shs.hal.science/halshs-00477429>

Submitted on 29 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Niveaux d'action et d'analyse. Essais de sociologie ouverte.

Introduction

Michel Grossetti

« On ne peut faire avancer la science, en plus d'un cas, qu'à condition de faire communiquer des théories opposées, qui se sont souvent constituées les unes contre les autres » (Pierre Bourdieu, « La sociologie est-elle une science ? », *La Recherche*, 1980, Vol.11, n°112, pp.738-743, p.740).

« Pour qui tant bien que mal « croit » en la sociologie, pour qui est persuadé en tout cas qu'elle a ouvert la voie à une interrogation de l'histoire du monde et à une compréhension de la vie en société dont ne trouve l'équivalent dans aucun autre type de discours constitué, qu'il y a là une source de vérité ou de lumière essentielle qu'il importe au plus haut point de préserver et de développer, il est déconcertant, et quelque peu décourageant, de constater que, plus que tout type de savoir institué, la discipline sociologique apparaît chaque jour davantage éclatée, tiraillée entre de multiples écoles et courants de pensée irrédicibles. » (Alain Caillé, « Présentation », dossier « Une théorie sociologique générale est-elle pensable ? De la science sociale », revue du MAUSS, n°24, pp.7-44).

La sociologie en sectes

Durant le dernier demi-siècle, la sociologie a souvent donné le sentiment, en France comme ailleurs, de ressembler à la religion telle qu'elle est pratiquée aux Etats-Unis, avec ses multiples églises, chacune ayant son propre dogme, ses propres règles, son prophète. Qui veut pratiquer doit choisir sa « communauté » parmi les multiples groupes ou écoles qui se partagent la discipline. Ou tenter de créer sa propre secte.

On peut voir dans cette situation l'exemple type de ce que Thomas Kuhn¹, un historien des sciences, appelait le stade « pré-paradigmatique » d'une science, c'est-à-dire que ses pratiquants ne sont pas parvenus à unifier leurs croyances en un ensemble cohérent de conceptions, de théories, de méthodes, d'objectifs à atteindre, bref, un « paradigme ». Pour Kuhn, les sciences qui sont dans cette configuration (et il pensait que c'est le cas des sciences humaines dans leur ensemble) ressemblent à l'astronomie d'avant Aristote : un ensemble de savants s'intéressant à la même chose mais en désaccord sur à peu près tout, avec des sous-ensembles plus cohérents mais contradictoires entre eux : des proto-paradigmes. Dans le cas de l'astronomie antique, Aristote avait mis de l'ordre dans tout cela en imposant une vision des choses pleine de solide bon sens : la terre au centre de l'univers et autour d'elle des sphères faites de matière cristalline (l'« ether ») et supportant le soleil, les planètes et les étoiles. Ont été ainsi écartées pour 17 ou 18 siècles (jusqu'à la « révolution copernicienne ») des conceptions farfelues comme celle d'Aristarque de Samos qui croyait naïvement à un univers fait de vide et de morceaux de matière, dont la terre de serait qu'un élément parmi d'autres tournant sur elle-même et autour du soleil... La sociologie n'a peut-être pas trouvé son Aristote, a fortiori son Copernic, mais les candidats ne manquent pas pour vanter les mérites de leur « paradigme », quitte à en attribuer éventuellement la paternité à quelque ancêtre (cocher la case de votre choix dans la liste Marx-Durkheim-Weber-Simmel-Schütz-Mead-Autre) ou à en faire le résultat d'une « révolution » ou, mieux, d'un « tournant » (cognitif, linguistique, interprétatif, pragmatique, historique, etc.) « redéfinissant les fondements de la discipline ». Convaincus de détenir la vérité, les membres de chaque communauté dénie aux autres toute légitimité ou les ignorent ostensiblement (ce qui revient au même). Et la compétition des « paradigmes » ne fait que s'accroître, d'autant plus qu'elle est institutionnalisée dans un enseignement qui soit met en scène la pluralité des approches et leurs divergences, soit tente d'imposer l'une d'entre elles en ignorant les autres. En réaction au foisonnement des courants, de nombreux sociologues finissent par tourner le dos à tout effort théorique pour se consacrer à un travail empirique minutieux, s'appuyant plus ou moins consciemment sur les cadres de raisonnement les plus standards (et peut-être aussi les plus robustes) : la sociologie durkheimienne pour les uns (généralement associée aux analyses statistiques), les théories de l'action stratégique pour d'autres, des versions simplifiées de l'interactionnisme à la Goffman pour d'autres encore.

Mais Kuhn n'avait peut-être pas complètement raison. Un autre et plus récent historien des sciences, Peter Galison, après avoir étudié en détail les expériences des physiciens du XXe siècle², ne trouve « rien qui ressemble à un paradigme », mais plutôt des communautés complémentaires (les expérimentateurs, les théoriciens, les spécialistes des instruments) qui communiquent entre elles par des « langages hybrides », des sortes de pidjins leur permettant de se comprendre suffisamment pour tirer réciproquement profit des travaux effectués. Au lieu de s'effectuer par « révolutions », les progrès de la physique sont faits d'emprunts entre les communautés, les changements au sein de celles-ci n'étant pas suffisamment synchronisés pour que l'on puisse repérer de véritables ruptures. La différence de vision entre Kuhn et Galison est probablement en grande partie une différence de niveaux d'analyse et les deux points de vue sont partiellement compatibles : ce qui apparaît comme une rupture radicale à grande échelle se présente comme une suite plus graduelle de changements à plus petite échelle. L'intérêt du travail de Galison est de réfuter l'inévitabilité des révolutions scientifiques et des paradigmes pour montrer l'importance des traductions partielles, des hybridations, des métissages intellectuels.

¹ Thomas Kuhn, 1962, *The structure of Scientific Revolutions*, University of Chicago Press, Chicago

² Peter Galison, *How experiments end*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1987.

Une sociologie ouverte

Il arrive aussi que des sociologues renoncent, ne serait-ce que par moments, au concours de création de paradigmes pour examiner les possibilités de créer des langages hybrides. Face à la fermeture des courants, certains cherchent à construire une sociologie métisse dans laquelle on admettrait que toutes les contradictions ne sont pas solubles, y compris certaines très fondamentales, mais où l'on chercherait à construire des passages, des langages hybrides. Les gourous et leurs disciples n'apprécient pas en général ce type d'entreprise qui pourrait détruire le gagne pain intellectuel des uns et disqualifier l'intégrisme des autres. Ils parlent de naïveté, d'irénisme ou de consensus mou. Nous avons choisi d'inscrire les réflexions rassemblées dans ce dossier dans la perspective de ce que nous préférons qualifier de sociologie ouverte. Ouverte parce que consciente de ses lacunes, de ses limites. Ouverte aux apports les plus multiples. Ouverte à la critique aussi.

Cette ouverture ne peut toutefois être totale. D'abord par définition, choisir une telle posture conduit à refuser la compétition pour la construction du paradigme ultime, ou à l'envisager différemment, plus par articulation de l'existant que par reformulation intégrale. Elle conduit aussi à refuser ou au moins à différer la fermeture logique d'un système interprétatif, à questionner les frontières entre proto-paradigmes, à rechercher systématiquement les traductions, à refuser l'enfermement dans un vocabulaire unique. A ces constituants de base de toute sociologie ouverte, nous ajoutons deux choix plus restrictifs qui sont communs aux auteurs de ce dossier. Le premier est la méfiance vis-à-vis de toute forme de naturalisation du monde social, ce que l'on peut présenter comme une forme basique de constructivisme. Les savoirs scientifiques et techniques, les productions artistiques, les pathologies ou les risques sociaux, pour prendre des objets que nous étudions, sont des constructions sociales. Cela signifie pour nous deux choses. D'abord qu'ils résultent de l'activité d'acteurs du passé bricolant avec diverses ressources ou contraintes des entités dont la persistance dans le temps finit par les rendre évidentes, familières, allant de soi. Ensuite que ces entités peuvent être soit prises en bloc par les acteurs sociaux comme ressources, contraintes ou enjeux, soit être déconstruites, remises en cause, redéfinies. Le second choix qui nous est commun est celui de prendre en compte la dimension cognitive de l'activité sociale. Nous nous intéressons à la variété des éléments impliqués dans la production d'actions sociales et considérons que cette production ne peut se réduire au seul modèle de l'action en finalité, ce qui laisse ouverte la question de l'identification des ingrédients aussi bien matériels que « symboliques » ou « cognitifs » de l'action. Ces choix restreignent le champ de la réflexion mais laissent place à une large gamme de postures sociologiques et de niveaux d'analyse.

Nous sommes loin d'être les premiers à nous engager dans la voie d'une sociologie ouverte.

D'abord, les travaux d'épistémologie des sciences sociales ont opéré un premier déminage du terrain. Jean-Michel Berthelot, dont les recherches ont inspiré une bonne partie des travaux rassemblés ici, s'est efforcé de clarifier les formes d'explication à l'œuvre dans les analyses sociologiques³. Sa typologie des « schèmes d'explication » a le mérite de prendre le parti du pluralisme explicatif et de traquer, dans les textes eux-mêmes, les traductions opérés par les auteurs « canoniques » qu'il a choisis. Jean-Claude Passeron nous est aussi d'une aide précieuse par sa tentative de clarifier la place du « raisonnement sociologique » entre la

³ Jean-Michel Berthelot, *L'intelligence du Social*, PUF, 1990

logique des sciences expérimentales et celle de l'histoire⁴, même si nous ne partageons pas tous ses convictions popperiennes sur les sciences expérimentales. Nous avons aussi trouvé du soutien dans la tentative originale de Bruno Péquignot et Pierre Tripier pour remettre les théories sociologiques en perspective par rapport aux disciplines auxquelles elles ont emprunté des idées⁵, notamment lorsque, à l'issue de leur travail, ils expriment le sentiment que « si les sociologues n'ont pas trouvé le point de non-contradiction, (...) c'est probablement que leur volonté est trop grande d'expliquer tous les phénomènes, tous les processus et de mener toutes les opérations de recherche à l'aide d'une des panoplies à disposition ou au moyen d'une récapitulation, toujours à refaire, des méthodes et des théories » (Péquignot et Tripier, p.184).

D'autres réflexions, plus ancrées sur des expériences concrètes de recherche, nous ont aussi guidés ou accompagnés. Ainsi, il y a quelques années, Bernard Lahire avait proposé une réflexion sur les contextes en sciences sociales à partir des recherches sur l'école et la culture⁶. Il y défendait une vision pluraliste des approches en sciences sociales, qui est proche de celle que nous présentons dans ce dossier : « Devant ces variations de la définition, implicite ou explicite, de la notion de contexte, la tentation est forte de dire, de façon tranchée, quelle est la bonne définition, l'échelle d'observation la plus pertinente, l'angle de vue le plus juste, et c'est d'ailleurs souvent ainsi que les chercheurs procèdent, dans une démarche visant au monopole de la définition légitime du contexte. Cependant, il nous semble scientifiquement plus fécond de prendre acte de la variation des effets de connaissance selon le contexte adopté. Dès lors qu'on ne se place pas en position polémique par rapport aux différentes manières de contextualiser les faits sociaux (...), on découvre les effets de connaissance propres à chaque mode de construction des contextes. » (Lahire, 1996, p.393). Plus récemment, dans un ouvrage de synthèse sur les sciences sociales reprenant une partie de ses travaux⁷, Dominique Desjeux a défendu une conception selon laquelle « en fonction de la focale ou de l'échelle d'observation choisie, la réalité observée change, les points de repère se transforment, la question de la rationalité évolue. » (Desjeux, p.5). Cela lui permet de montrer que certaines contradictions classiques en sociologie sont en réalité des jeux d'échelle : « ce n'est pas parce que quelqu'un travaille sur le sens comme anthropologue ou comme psychanalyste et qu'il ne voit pas la rationalité décrite par les économistes que celle-ci n'existe pas. De même, ce n'est pas parce que je ne vois pas l'inconscient comme cognitiviste ou neuro-physiologiste que celui-ci n'existe pas (...) Ou encore, ce n'est pas parce que je travaille comme historien sur la longue durée qu'il n'y a pas de héros individuels ou de grands hommes. Si je me centre sur l'individu à une échelle micro-individuelle, d'un point de vue psychologique ou sociologique, il est normal de ne pas voir les classes sociales ou les institutions, mais je ne peux pas dire qu'elles n'existent pas. » (p.95).

Plus récemment, les sociologues se sont livrés à diverses tentatives de réexamen des fondements de la discipline et de son éventuelle unité. L'une de ces tentatives a pris la forme d'un symposium organisé à Paris en 2003 par l'équipe qu'anime Alain Caillé, et dont rend

⁴ Jean-Claude Passeron, 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, Coll. Essais et Recherches.

⁵ Bruno Péquignot et Pierre Tripier, 2000, *Les fondements de la sociologie*, Nathan. Même si cet ouvrage est paru dans une collection pédagogique et se veut destiné aux étudiants, nous considérons qu'il va dans certaines de ses conclusions bien au-delà de ce projet et qu'il propose une véritable posture épistémologique.

⁶ Bernard Lahire, 1996, « La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques. », *Annales Histoire et Sciences Sociales*, n°2, pp.381-407

⁷ Dominique Desjeux, 2004, *Les sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je ? » (n°3635).

compte un ouvrage collectif paru en 2004⁸. Dans la présentation qui ouvre le livre, Alain Caillé fait les mêmes constats que nous : « Il est déconcertant, et quelque peu décourageant, de constater que, plus que tout autre type de savoir institué, la discipline sociologique apparaît chaque jour davantage éclatée, tirillée entre de multiples écoles et courants de pensée irréductibles. » (Caillé, 2004, p.7), et plus loin « la tentation est donc de plus en plus forte, pour un nombre croissant de sociologues, de renoncer à tout espoir de synthèse, ou, plus modestement, de repérage des traits généraux de la discipline, et de se borner, pour être et se dire sociologue, à appliquer une démarche ou une méthode sociologique à des objets particuliers » (p.11). Comme on pouvait s'y attendre, les nombreux sociologues invités par l'équipe de Caillé à discuter de l'état de la discipline ont des vues très divergentes, même si tous partagent le diagnostic de départ, qu'ils s'en félicitent ou s'en désolent. Parmi les thèmes les plus récurrents figure la question des niveaux d'analyse, que ce soit sous la forme classique de l'opposition individualisme – holisme (revisitée dans tous les sens) ou sous des formes renouvelées. Certains articles appellent à une prise en compte de la dimension temporelle (c'est le cas de celui de Margaret Archer par exemple).

Enfin, outre les épistémologues et sociologues cités plus haut, nous avons aussi puisé des idées dans l'ouvrage collectif sur les échelles d'analyse en histoire dirigé par Jacques Revel⁹. Dans la présentation de l'ouvrage, celui-ci écrivait : « Le problème n'est pas tant ici d'opposer un haut et un bas, les grands et les petits, que de reconnaître qu'une réalité sociale n'est pas la même selon le niveau d'analyse — ou, comme on le dira souvent dans ce livre, l'échelle d'observation — où l'on choisit de se situer. Des phénomènes massifs, que nous sommes habitués à penser en termes globaux, comme la croissance de l'Etat, la formation de la société industrielle, peuvent être lus en termes tout différents si l'on tente de les appréhender à travers les stratégies individuelles, les trajectoires biographiques, individuelles ou familiales, des hommes qui leur ont été confrontés. Il n'en sont pas moins importants pour autant. mais ils sont construits autrement. » (Revel, 1996, p.12).

Questions d'échelles

Le travail que nous avons effectué ne se situe pas strictement sur le registre épistémologique, qui consisterait à repartir de textes de référence pour en analyser la logique argumentative (Berthelot), à proposer à partir d'un raisonnement philosophique des normes scientifiques pour la discipline (Passeron), ou à faire un inventaire des approches sociologiques et de leurs emprunts à d'autres disciplines (Péquignot et Tripier). Comme Bernard Lahire ou Dominique Desjeux, nous sommes plutôt partis de nos propres travaux et de nos propres objets pour explorer une question qui nous semble fondamentale pour une éventuelle entreprise de construction de passages entre les différents courants de la sociologie, celle des échelles d'analyse. Comme Lahire et Desjeux, nous sommes en effet convaincus qu'une partie au moins des querelles entre les courants de la sociologie relève de différences dans les niveaux d'analyses considérés. En particulier, une part importante des stratégies de déni de légitimité repose sur des jeux d'échelles : tel type de recherche est disqualifié parce que trop « micro » pour être généralisé ou trop décontextualisé, tel autre parce que les analyses à grande échelle caricaturent par trop le sens que les acteurs confèrent à ce qu'ils font et qu'elles mobilisent des données dont elles ne maîtrisent pas la construction. Comme les historiens, nous pensons

⁸ « Une théorie sociologique générale est-elle pensable ? De la science sociale », *Revue du MAUSS*, n°24, Second Semestre 2004, Paris, La Découverte.

⁹ J. Revel (dir), 1996, *Jeux d'échelles. la micro-analyse à l'expérience*, Gallimard-Seuil-EHESS.

qu'il est nécessaire de mieux comprendre ce qui se joue, à la fois pour les acteurs et pour les analystes, lorsque le niveau d'action change.

Les chapitres de ce dossier sont une première exploration des échelles d'action et d'analyse en même temps que des bases possibles de leur construction¹⁰. Leur registre oscille selon les textes entre la réflexion méthodologique et épistémologique (Marcel Drulhe), le retour à partir de la perspective des échelles sur un objet longuement fréquenté (Anne Sauvageot, Jean-Pierre Rouch) et la construction d'un cadre théorique d'ensemble (Michel Grossetti), mais c'est l'objet même des échelles qui impose cette variété.

Clarifions tout d'abord un point de vocabulaire. L'expression « échelle d'analyse » peut avoir deux sens différents. Dans le premier sens, on considère qu'une échelle est un rapport entre la réalité et une représentation figurée, comme dans les échelles des cartes géographiques par exemple (l'échelle du 1/100000). C'est ce que fait Dominique Desjeux lorsqu'il définit trois échelles — macro-sociale ; micro-sociale ; micro-individuelle — qui représentent chacune une « focale » dans une ensemble hiérarchisé implicitement par le nombre d'acteurs impliqués. Dans le second sens, on considère une suite de degrés ou de niveaux qui constitue une seule échelle (échelle sociale, échelle de Richter). Dans ce second sens, les trois échelles définies par Desjeux n'en constituent en fait qu'une seule. Dans la suite de ce dossier, c'est ce second sens que nous avons choisi d'utiliser. Une échelle est constituée d'un ensemble de niveaux.

La définition de l'échelle d'analyse comme ensemble hiérarchisé de niveaux permet de définir des échelles de nature différente et de sortir de la classique opposition micro-macro (avec plus ou moins de méso entre les deux) et d'introduire d'autres échelles, en particulier celles des durées, présente dans tous les textes qui constituent ce dossier. La prise en compte de différents niveaux de temporalité est un moyen de réintroduire les dynamiques historiques dans l'analyse sociologique, ce qui correspond à une orientation commune des auteurs qui ont contribué à ce dossier.

De quelles échelles d'agit-il ? Des échelles d'observation, d'analyse, ou d'action ? Les échelles d'observation, qu'évoque Jacques Revel dans le texte cité plus haut, sont des niveaux de collecte de données . Nous verrons qu'ils peuvent être associés à des niveaux d'analyse très différents. Des données collectées à un niveau très micro peuvent concerner analytiquement des niveaux beaucoup plus massifs (par exemple lorsque l'on repère dans les interactions des références culturelles générales), et réciproquement (lorsque l'on modélise des comportements individuels à partir de régularités statistiques). Les niveaux d'observation et d'analyse peuvent donc différer dans une étude concrète, même si on peut les qualifier à partir des mêmes échelles. On peut dire la même chose des niveaux d'action, c'est-à-dire des niveaux que l'on considère comme pertinents pour définir les entités agissantes. Les échelles qui définissent les niveaux d'observation ou d'analyse peuvent être utilisées pour qualifier les niveaux d'actions. On considère alors que les niveaux d'action ne sont pas différents seulement dans l'œil de l'observateur mais aussi dans la réalité sociale elle-même. Le choix du titre de ce dossier signifie que nous nous laissons cette possibilité de traiter des niveaux d'action et pas seulement des niveaux d'analyse.

¹⁰ Qui est le résultat des deux séminaires « échelles d'analyse » organisés au sein du du Centre d'études des rationalités et des savoirs (Cers) au cours des années universitaires 1999/2000 et 2000/2001.

Le premier problème qu'il faut traiter lorsque l'on pose la question des échelles d'analyse est celui des liens entre les niveaux d'analyse et l'orientation épistémologique (la classique opposition entre expliquer ou comprendre par exemple). En effet, très souvent, les oppositions théoriques se construisent simultanément sur les deux registres, les défenseurs des approches micro se pensant plus à même de faire de la sociologie compréhensive (ce qui ferait sourire les promoteurs initiaux de cette notion, comme Dilthey ou Weber qui traitaient de façon « compréhensive » de vastes mouvements historiques), et les pratiquants de l'analyse quantifiée des grandes tendances comme plus proches d'une posture « explicative ». En mobilisant son expérience des recherches sur la vieillesse, Marcel Drulhe revient sur ce questionnement en définissant trois types d'orientations épistémologiques (hypothético-déductive, inductive, par logiques d'actions), et trois échelles d'analyse (de masse, de temps et d'espace). A travers une présentation détaillée de recherches réalisées dans les différents types d'orientation épistémologiques, montrant à chaque fois comment la posture se traduit dans les actes de collecte et de mise en forme des données, il met en scène les niveaux d'analyse pour montrer comment peuvent se combiner en pratique (dans l'histoire même d'une équipe de recherche par exemple) de façon complexe des orientations épistémologiques et des niveaux d'analyse différents. Il montre ainsi qu'il n'y a pas nécessairement de correspondance entre les niveaux d'analyse et les orientations épistémologiques et que l'on peut donc dissocier les débats relatifs aux deux aspects de la recherche.

Marcel Drulhe plaide pour une sorte de modestie explicative dans laquelle il n'y a pas d'ultime grande théorie à laquelle tout ramener, mais seulement des cheminements méthodologique possibles pour lesquels une bonne compréhension des échelles d'analyse est un outil indispensable. J'ai pour ma part tenté de concevoir un espace de caractérisation des phénomènes sociaux qui serait lui aussi constitué à partir de trois échelles distinctes d'action et d'analyse, largement similaires à celles que présente Marcel Drulhe parce qu'issues de la même réflexion collective : la masse, le temps et la généralité. Cette différenciation des échelles permet de sortir de certaines impasses induites par le caractère statique de l'opposition traditionnelle entre micro et macro. Elle conduit en particulier à définir des opérateurs d'échelles, c'est-à-dire des processus qui déplacent l'action d'un niveau à un autre sur une échelle ou plusieurs. Dans la mesure où ces échelles sont aussi bien des échelles d'action que d'analyse ou d'observation, les opérateurs d'échelle ne désignent pas seulement des opérations d'ordre méthodologique qui permettent de lier un niveau d'observation et un niveau d'analyse, ils permettent aussi de conceptualiser des processus qui font passer l'action elle-même d'un niveau à un autre. Cela esquisse donc une sorte de « méta théorie » qui intégrerait la question des échelles et, par là même, les approches existantes.

Un point sur lequel convergent tous les auteurs contribuant à ce dossier est la nécessité de travailler sur l'échelle des temps (ou des durées pour utiliser l'expression peut-être plus juste de Jean-Pierre Rouch). Anne Sauvageot revient sur les étapes de ses recherches sur les modes de perception, conduits d'abord sur le registre d'une histoire à grande échelle puis plus récemment sur celui de l'observation de la création artistique en actes pour questionner les liens entre le changement technique et l'évolution de nos modes de perception. Elle montre en particulier que la saisie même d'évolutions et de changements impose la mise en relation de niveaux d'action différents. Jean-Pierre Rouch aborde la question des temps sociaux pour montrer que si ce thème a plutôt été abordé par les sociologues à un niveau « macro », c'est entre autres parce que la modernité a institué des repères temporels « universels ». Autrement dit, les sociologues se sont fait l'écho de la montée en masse des repères temporels, sous l'effet d'une multitude d'actions de synchronisation, de constitution de dispositifs techniques, de règles juridiques, etc. La diversification récente des temps sociaux (travail à temps partiel,

aménagements divers des temps de travail et de loisir) conduit les sociologues à travailler à des niveaux plus « micro » sur le plan des masses, mais plus « macro » sur le plan de la spécialisation. L'une des grandes questions posées par les pratiques actuelles est en effet celle de la gestion de l'interaction entre les différentes sphères d'activité. Au temps « macro » et sectorisé s'ajoute un temps plus « micro » mais moins spécialisé.